

Patrick Saurin, *La Fleur, le Chant. In xochitl in cuicatl. La poésie au temps des Aztèques*

Grenoble, Éditions Jérôme Millon, « Collection Orbita », 2003, 152 p.

Patrick Lesbre

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3224>

DOI : 10.4000/assr.3224

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 215-311

ISBN : 2-7132-2045-9

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

Patrick Lesbre, « Patrick Saurin, *La Fleur, le Chant. In xochitl in cuicatl. La poésie au temps des Aztèques* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 131-132 | juillet - décembre 2005, document 132-63, mis en ligne le 21 février 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3224> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.3224>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Patrick Saurin, *La Fleur, le Chant. In xochitl in cuicatl. La poésie au temps des Aztèques*

Grenoble, Éditions Jérôme Millon, « Collection Orbita », 2003, 152 p.

Patrick Lesbre

---

- 1 On ne remerciera jamais assez les éditions Jérôme Millon de compenser par leur politique éditoriale courageuse l'inanité des publications universitaires ou des grandes maisons d'édition concernant la littérature préhispanique.
- 2 Patrick Saurin propose un recueil de cinq chants aztèques en texte original et traduction française de l'auteur, précédés d'une longue introduction sur la poésie aztèque (ses figures de style, son balancement entre beauté et tristesse, sa dualité) et accompagnés de longs commentaires explicatifs (tant sur l'aspect sociologique que littéraire des textes) et de riches notes de bas de page qu'il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir maintenues. Ces commentaires sont eux-mêmes enrichis de citations de chroniqueurs coloniaux (Tezozomoc, Duran, Sahagun, etc.) ou d'extraits de discours rhétoriques traditionnels (*huehuetlatolli*) et surtout des lectures de l'auteur qui sont autant de pistes précieuses pour poursuivre la lecture grâce à une bibliographie classée (littérature nahuatl, manuscrits pictographiques, langue nahuatl, études) et fournie.
- 3 Ces poèmes invitent à un parcours qui débute par la ville de Mexico-Tenochtitlan, puis des chants de palais joyeux ou tristes, pour passer par un chant de guerre et terminer par un chant consacré à la divinité suprême. En somme, un magnifique résumé à la fois de la société aztèque et de sa poésie, grâce à des choix judicieux.
- 4 On remerciera l'auteur pour sa modestie, qui admet que certaines traductions sont loin d'être assurées (p. 118), que les questions de genres poétiques restent à élucider (p. 121) ou qui reconnaît un découpage en strophes arbitraire et se refuse à trancher sur la question de la structure poétique en nahuatl (p. 24). De même, il rend à Marie Sautron l'hommage qu'elle mérite (p. 116-117). Enfin il propose des hypothèses dignes d'intérêt, comme l'association de la syllabe *zan* récurrente au son du *quiquiztli* ou conque marine (p. 88).

- 5 Par ses lectures (littéraires, ethnographiques ou ethnohistoriques) et sa connaissance à la fois de la langue nahuatl et de la société aztèque, Patrick Saurin nous propose une traduction et une lecture riches de sens. Ainsi la guerre est finement analysée dans ses perceptions sensorielles (p. 115), la symbolique des sept fleurs du Chant de guerre ou leur sens métaphorique sont élucidés (p. 117), de même les multiples noms de la divinité suprême (p. 134) ou l'évolution de la construction des rapports de parole entre l'homme et la divinité (p. 137).
- 6 Mais surtout, l'auteur sait reconnaître les indéniables interférences chrétiennes (présence du mot « dios ») dans une analyse pertinente et un français impeccable (p. 72 ; 134).
- 7 Enfin, il ne se contente pas d'une simple lecture littéraire, et va jusqu'à proposer une interprétation historique pour le Chant de guerre en l'associant à la conquête de Chalco (p. 119).
- 8 Cela n'empêche pas l'auteur de sacrifier à un certain jargon littéraire de temps à autre (p. 88-89). Ou de tomber dans une subjectivité un peu trop facile avec la Complainte de Cuacuauhtzin où les hypothèses gratuites et la dramatisation inutile (p. 90 ; 91 ; 95) dévient la lecture du poème vers une anecdote qui est loin d'être assurée. Le simple fait que la femme de ce seigneur soit-disant promis à la mort ne soit jamais mentionnée devrait appeler à plus de réserve quant à la lecture de ce texte. De même, les plaintes du mari à celui qui est censé l'envoyer à la mort ressemblent aux plaintes que l'on adresse à la divinité suprême dans d'autres chants aztèques.
- 9 Quelques erreurs concernent la société aztèque. Les scènes de palais peuplés de « courtisanes » (p. 64) en font des lieux peu recommandables. Le costume du guerrier jaguar n'est pas forcément réalisé avec la dépouille de cet animal (p. 111). Le sacrifice dit gladiatorial est transformé en un supplice préalable au sacrifice final, « théâtre de la cruauté » ou suscitant l'« effroi » (p. 114), faute d'arrêter le combat à la première blessure comme certaines sources l'indiquent. Enfin, le néant auquel semblent promis les hommes préhispaniques, « anéantissement irrémédiable » (p. 70), appelle lui aussi à plus de prudence dans la présentation de la religion aztèque, où la part de réincarnation semble censurée par les chroniqueurs coloniaux.
- 10 L'auteur ne semble pas convaincu par l'attribution des *Romances* à la ville de Tezcoco (p. 65), mais leur assigne la date de 1582 (p. 71) ce qui aboutit à une contradiction, puisqu'elle correspond à la rédaction de la Relation de Juan Bautista Pomar.
- 11 Pour ce qui est de la langue, quelques erreurs mineures de mise en page entachent le nahuatl (hacemelle p. 118). Il est dommage que le commentaire du premier chant soit, mot pour mot, publié ailleurs. On regrettera, surtout, la bévue de Claude Louis-Combet dans son avant-propos quant à la langue nahuatl : « Cette langue est aussi morte que celle des Babyloniens » (p. 9), alors que près d'un million et demi de Mexicains la parlent encore et que la démographie contre les effets nocifs de la modernité.
- 12 Dans l'ensemble, ces erreurs n'entachent en rien l'intérêt du livre, qui invite à un parcours initiatique de la société aztèque à travers ce qu'elle a de plus beau sans doute : sa littérature. Et l'on apprécie que l'auteur mette la poésie nahuatl en résonance avec Paul Celan (p. 139) ou Hölderlin (p. 143).